

Elle m'a déjà porté bonheur. Elle me portera bonheur encore. Je chanterai ensuite la *Mitmolle*. Cela me fera connaître et alors vous me ferez chanter tout ce que vous voudrez. Essayez, vous ne le regretterez pas !

Montrésor, en effet, n'eut pas à le regretter. Il la laissa, pendant les premiers jours, chanter à sa guise ; mais, déjà, en directeur intelligent qui ne veut pas laisser s'épuiser le succès, il cherchait à frapper un grand coup, audacieusement.

La vie de Fanchon avait été si bien remplie, depuis quinze jours, par cet engagement au Concert, par les répétitions de l'après-midi et les auditions auxquelles elle avait été astreinte, que la jeune fille n'avait pas eu le temps de se rendre avenue des Champs-Élysées.

Ce n'était pas sa faute ; elle y pensait tous les jours et se reprochait comme une ingratitude cette négligence involontaire.

Pendant les rares moments d'accalmie de sa fiévreuse vie, le souvenir de la comtesse, de Simone et de Jacques lui revenait toujours à l'esprit : de Jacques, sur tout, dont le doux, profond et triste regard la troublait singulièrement, sans que, dans la candeur de son âme, dans la virginité absolue de son cœur, elle recherchât les causes de ce trouble.

— Que doivent-ils penser de moi ? mais peut-être savent-ils ?

Enfin, elle trouva un après-midi de liberté.

Et, un peu avant midi, elle courut avenue des Champs-Élysées.

Ce fut Simone et Mme de Beauchamp qui la reçurent. Depuis quelques jours, Jacques, plus souffrant, ne quittait pas sa chambre. La comtesse paraissait très inquiète. Jacques était taciturne, répondait à peine aux questions, aux tendresses maternelles. Son visage plus pâle que d'habitude, ses yeux pleins de fièvre, ses lèvres décolorées et le pli soucieux de ce jeune front, tout en lui trahissait la maladie qui le rongait et à laquelle les médecins ne trouvaient pas de remède.

Pendant deux ou trois jours, après la visite de Fanchon, la première fois, il avait paru retrouver une vie nouvelle.

Sa mère, surprise, heureuse, renaissait à l'espérance.

Puis, peu à peu, tout cela s'évanouit au fur et à mesure que les jours s'écoulaient.

En secret, Simone et la comtesse versaient bien des larmes.

Et lorsque Fanchon les vit, elle comprit, en voyant ces deux figures douloureuses, que, dans cette riche demeure, au milieu de ce luxe, parmi ce bien-être qui pouvait tout se donner, le bonheur n'habitait pas !

Simone était montée au premier étage de l'hôtel. Et là, elle avait frappé à la porte de la chambre de son frère.

Une voix faible répondit :

— Que me veut-on ?

— C'est moi, Jacques.

— Entre, sœur.

Elle ouvrit. Jacques était étendu sur une chaise longue, dans sa chambre à coucher. Il tendit à Simone sa main languissamment.

Et peut-être allait-il lui reprocher de troubler ainsi le calme où il s'ensevelissait, où il tâchait de terminer sa vie, lorsqu'elle l'en empêcha en lui disant :

— Ne descendras-tu pas pour déjeuner avec nous ?

— Tu sais bien que non.

— Pourquoi ?

— Notre amie Fanchon va le regretter beaucoup, dit Simone ingénuement et sans penser à mal.

Au nom de Fanchon, Jacques fit un brusque mouvement et une vive rougeur colora ses joues.

— Fanchon ?

— Oui.

— Elle est revenue ?

— Elle est en bas. Est-ce que tu croyais qu'elle nous avait oubliés ?

— Oui, je le croyais. . . Elle avait bien promis. . . mais cela était si vague. . . si peu certain, que je. . . je n'y pensais plus.

Simone ne comprit pas qu'il mentait.

Mais ce qu'elle vit, par exemple, ce qu'elle ne pouvait ne point voir, c'est le brusque changement survenu sur les traits de son frère.

— Qu'as-tu ? Est-ce que tu as de la fièvre ?

Et malgré lui, elle lui saisit la main.

De la fièvre, certes, il en avait, en ce moment. Et son cœur battait par coups tumultueux. Il y appuya la main, parce que cela lui faisait mal.

— Alors, dit-il en réprimant un tremblement, puisque notre amie Fanchon a bien voulu venir nous rendre visite, j'irai déjeuner avec vous. Je ne te laisserai pas seule avec elle.

Et il descendit nerveusement l'escalier. . .

Lorsqu'il fut devant Fanchon, il ne trouva d'abord rien à lui dire. Il se contenta de lui tendre la main qu'elle serra timidement.

Puis, reprenant enfin son sang-froid, il murmura :

— Je croyais, mademoiselle, que vous ne viendriez plus.

Elle devina le reproche que cachait le sourire dont le jeune comte avait accompagné ces mots.

Et, tout de suite, elle raconta ce qui s'était passé.

L'état plus maladif de Jacques avait empêché la comtesse de sortir, en ces derniers jours. Et Jacques lui-même, sans lire les journaux, était resté tout le temps comme en une sorte de torpeur, presque de léthargie, de telle sorte que les petites nouvelles de la vie parisienne n'étaient pas arrivées jusqu'à eux.

L'étourdissant succès de Fanchon, ils l'ignoraient.

Aux premiers mots de la jeune fille annonçant qu'elle chantait au Concert-Français, Jacques était redevenu pâle, et le pli soucieux, de nouveau, s'était creusé sur son front. Ses yeux, troubles, ne quittaient plus Fanchon qu'ils examinaient avec une attention profonde.

Et il redevint silencieux.

Le déjeuner, qui avait paru devoir être plus gai, fut triste, au contraire, malgré l'affection de la comtesse qui se montrait empressée, et les attentions de Simone.

Jacques rêvait.

A quoi rêvait-il ? Pourquoi ce soudain revirement, chez ce pauvre être bizarre qui ressentait sans doute plus vivement que les autres hommes les moindres impressions ?

Fanchon avait-il ému son cœur à ce point que la jalousie et la crainte étaient nées du même coup ?

La jalousie, parce que le succès de Fanchon allait lui attirer sûrement des admirateurs, et soulever bien des pièges et bien des tentations autour de sa jeunesse et de son inexpérience. . .

La crainte. . . parce que Fanchon se laisserait peut-être attendrir quelque jour par un de ces admirateurs passionné. . .

Elle avait apporté sa vielle. Ne le lui avait-il pas demandé lui-même, l'autre fois ? Mais lorsqu'elle voulut, après le déjeuner, lui chanter une de ses chansons, il dit :

— Non, non, pas aujourd'hui. . . Je suis fatigué. . . Excusez-moi.

Et elle se tut.

Elle ne pouvait rien comprendre à la singularité de ce caractère. Elle ne pouvait deviner non plus les sentiments tumultueux qui agitaient le jeune homme.

Mais elle en fut attristée en l'entendant lui parler ainsi.

Bientôt elle se leva pour partir.

Il lui semblait vaguement reconnaître qu'il y avait une gêne parmi ceux qui étaient là.

Elle craignait d'en être la cause, et fièrement :

— Adieu, dit-elle, j'ai été peut-être indiscrette en venant et j'ai eu le tort de prendre trop au sérieux l'invitation que vous m'aviez faite et que vous avez regrettée sans doute. . . Je ne savais pas. . . Je vous demande pardon. . . Je ne reviendrai plus.

La comtesse lui prit la main et lui adressa de doux reproches.

Jacques était très malade. Il ne fallait pas se préoccuper des brusqueries qui lui échappaient parfois.

— Tenez, regardez, Fanchon, le voilà lui-même qui, bien certainement, va essayer de se faire pardonner. . .

En effet, Jacques revenait auprès de la jeune fille.

Il lui dit simplement :

— En ne revenant plus, mademoiselle, vous me feriez croire que j'ai pu vous offenser et cela me ferait beaucoup de peine. . .

Fanchon fut attendrie.

— J'avais peur, murmura-t-elle. . . mais il faut m'excuser, voyez-vous. . .

— Vous ne nous garderez pas rancune ?

— Je n'ai pas de rancune.

— Vous nous reviendrez ?

— Si vous voulez bien me promettre que, le jour où vous serez las de moi et où je deviendrai importune, vous me le ferez comprendre.

— Qu'à cela ne tienne ! dit-il en souriant. . .

On eût dit qu'il avait chassé toute mauvaise pensée et qu'il se retrouvait pleinement heureux de posséder Fanchon auprès de lui, mais il évita quand même de parler du Concert-Français. Ce sujet devait lui être pénible. Et elle-même, d'instinct, comprenant cette délicatesse de sentiment, elle n'y fit pas la moindre allusion.

L'après-midi s'écoula ainsi tout entier. La comtesse sentait augmenter son intérêt et sa sympathie pour la jeune fille en la voyant si simple, si loyale et si douce, si bien élevée surtout. Dans ce cœur, elle faisait à chaque instant des découvertes nouvelles qui l'enchantaient.

Et parfois, elle aussi se mettait à soupirer. Ne pensait-elle pas, de même que Jacques, que c'était presque un sacrilège de laisser tant de candeur aux prises avec Paris mystérieux et terrible ?

Avertis maintenant par Fanchon, Jacques et la comtesse, au lendemain de la visite, parcoururent les journaux et purent se rendre compte de la célébrité qui soudainement était venue chercher le nom de la gentille vieilleuse, jusqu'alors inconnue.

Tous les soirs, les ovations continuaient.

Dans sa loge, on envoyait des gerbes de fleurs et parfois, dans les fleurs, il y avait des diamants.

Fanchon gardait les fleurs et renvoyait les diamants.

Montrésor veillait, du reste, sur elle avec une sollicitude pater-